

Iles d Imesli, 8, pp. 17-22

La pensée philosophique de Belaïd Ait-Ali

Mohand Akli HADDADOU
LAELA - UMMTO

Agzul

Tamuyli tafelsafit n Belaïd At-Éli tuy-d aẓar deg wansayen n tmurt n Leqbayel. Tettban-d amzun akken d timuyli tuzmikt, ur neddi ara d zzman n win i tt-id-yennan. Di tilawt, nettat, tga d timenna n wayen akk yeseedda bab-is d lhif. Tujjmiwin n wayen yezrin, ẓas ttbanent-as-d d ayen yesnefsusin ẓef wul-is, uyalen-as diyen amzun d lhëbs.

Abstract

Nourished from the traditions of the terroir, the philosophy of Belaïd Ait-Ali gives the impression of being childish, even retrograde. In fact, caught up in the ages of time, confronted with the duplicity of men, he only expresses his anxieties before a world that has spared him no suffering. Nostalgia for the past is for him both a refuge but also a prison that locks him in his dreams and prevents him from becoming aware of his condition.

Comme toute œuvre littéraire, celle de Belaïd Ait-Ali, vise à promouvoir un humanisme, c'est-à-dire, au sens premier du terme, une réflexion sur l'homme, son existence et son devenir. De ce point de vue, la culture kabyle revendique elle-même un humanisme, à la fois conception du monde et réflexion sur la condition humaine.

Le titre même de l'ouvrage de Belaïd Ait-Ali, *la Kabylie d'antan* –qu'il soit donné par l'auteur ou par l'éditeur– est une invitation vers un passé mythifié : celui de l'imaginaire mais aussi d'une société qui n'est plus.

Dans le cas de Belaïd, c'est l'éloignement de la terre natale qui fait naître ce désir de remonter dans le temps. La nostalgie du temps passé fait partie de cette philosophie si commune dans les milieux populaires : la poésie, la chanson, les dictons kabyles magnifient toujours le passé, « plus beau, plus vertueux, plus digne » que le temps présent, qu'exprime la notion de *lqern rrbætaç*, le 14^{ème} siècle de l'ère musulmane, qui représente dans l'imaginaire des Kabyles et des Musulmans, le début d'une ère de déclin moral et religieux. *Zik* et

zzman, « autrefois » et “il y a longtemps” sont les deux concepts-clefs de cette philosophie de la nostalgie. Or, si la temporalité du temps est irréversible, l’écriture permet de ressusciter le passé et de le revisiter.

Dans le conte *Lħağ Amcic*, le Chat pèlerin, Belaïd Ait-Ali oppose le temps présent, certes caractérisé par le progrès technique et donc offrant une vie plus aisée aux temps mythiques, le temps de ‘l’innocence primordiale’ où les animaux parlaient.

‘Aujourd’hui, écrit-il, n’est-ce pas le quatorzième siècle ? Oui, nous y sommes en vérité, et, par Dieu, nous sommes témoins de choses extraordinaires, de choses inimaginables : des machines qui volent dans le ciel, d’autres qui s’enfoncent dans les eaux, des boîtes qui chantent, des fils qui transportent les paroles d’un pays à un autre... Nous nous éloignons vraiment de ce que nos ancêtres pouvaient imaginer... Si seulement, ils pouvaient ressusciter et voir ce qui se passe !’.

Plus loin, il évoque les temps mythiques :

‘Cependant, si l’un de ces ancêtre revenait à la vie – j’entends un de ces très vieux ancêtres qui aurait connu l’époque où les animaux parlaient (ils parlaient effectivement, comme vous et moi !)- il trouverait des bêtes muettes ou ne faisant que glapir. Il prendrait ses jambes à son cou ! Il retournerait dans sa tombe et dirait, à ses voisins : le monde est en train de revenir en arrière ou bien ne fait que tourner dans le vide’.

Le passé mythifié, apparaît d’abord dans les contes. Belaïd Aït Ali en rapporte quelques-uns. Les personnages, tels les ogres, les rois ou les héros, cristallisent les fantasmes, les désirs et les peurs ancestrales et introduisent dans le monde des rêves où tout devient possible. Belaïd, exilé loin de sa terre natale, vagabondant dans les rues, est à l’image de ses enfants à qui on raconte des histoires pour leur faire oublier la faim. Mais le passé, c’est aussi la société kabyle dont l’auteur, en dépit de l’éloignement, se rappelle les paysages, les coutumes et les croyances coutumes. Il garde encore des liens très fort avec cette société, en dépit de l’exil et des contraintes de la vie.

Mais comment Belaïd voit-il l’homme ?

Dans le conte de l'ogre, il insiste sur l'insatisfaction de l'être humain. Il écrit :

« *leebd amek yebyu yilli, dayem yettxuxu-t kra* »

« l'homme, quel qu'il soit, ressent toujours un manque »

Et il ajoute que cet insatiable besoin de chercher quelque chose, le suit même dans l'au-delà :

« *Wissen ula di lğennet, ma yekdeb Rebbi nkecm-itt, wissen ula dinna ma ur ay-yettxaş kra* »

« qui sait si, au Paradis, si Dieu nous y prédestine, qui sait si même là-bas, des choses ne viennent à manquer' ».

Cette conception de l'insatisfaction est d'essence religieuse. Ainsi, ce hadith du Prophète rapporté par l'imam Ahmed : « *Si le fils d'Adam possédait une rivière d'or, il demanderait une seconde, et s'il avait deux rivières, il ambitionnerait une troisième, et rien ne peut remplir le ventre du fils d'Adam si ce n'est la terre (c'est-à-dire la mort)* ».

Mais cette conception n'est pas propre à l'Islam et se retrouve dans d'autres religions. Ainsi, dans l'Ancien Testament, ce verset de l'Ecclésiaste. « *Même si un homme avait cent fils et vivait un grand nombre d'années, même s'il prolongeait son existence, si son âme ne s'était pas rassasiée de bonheur et si, de plus, il n'a pas de sépulture, j'affirme qu'un enfant-mort-né est plus heureux que lui*''(L'Ecclésiaste,6. 1.3)

Cette question se pose alors : Belaïd Ait-Ali était-il croyant ?

Ses textes sont émaillés de formules religieuses d'origine arabe telles *şubhan Allah*, Gloire à Dieu ou *Sidi Rebbi*, le Seigneur Dieu, mais ces formules font partie de la langue familière et ne peuvent être tenues pour l'expression d'une pratique religieuse assidue. D'ailleurs, si on se rapporte à la biographie de l'auteur, sa vie est loin de se conformer aux principes de la religion musulmane : « *ivrogne invétéré... vie de clochard qui gîte dans les cages d'escalier ou les*

porches, fait les poubelles, gagne dix francs et les boit... », lit-on dans la préface de l'ouvrage. Cependant, le besoin de spiritualité Belaïd Ait-Ali est tel qu'à la fin de sa vie, il se tourne vers les ouvrages religieux, non pas le Coran mais, sans doute sous l'influence de ses amis et éditeurs, vers les Ecritures chrétiennes. Dans sa dernière lettre au Père Degezelle, il écrit :

« Mon existence s'achève et je l'aurais dépensée jusqu'au dernier jour, à imaginer et à composer mes rêves... Devinez ce que je suis en train de lire, en ce moment : l'Evangile selon saint Luc et les Actes des Apôtres du même. Il y a un certain temps, chaque jour, je lis quelques pages, vous ne pouvez pas imaginer et je ne saurais vous dire l'impression que me fait cette lecture : j'ai presque peur de trouver une certaine justification de ma pauvre vie égoïste ».

S'était-il converti au christianisme ? Rien ne l'indique bien qu'il ait formulé, très tôt, le désir de s'intégrer dans le milieu européen, en fêtant Noël, en se faisant appeler Robert et en se liant même à une jeune femme française. En réalité, c'est son besoin de spiritualité qui le poussait vers ces lectures, il faut ajouter aussi son ouverture d'esprit et sa propension à s'ouvrir aux autres cultures et aux autres spiritualités.

La "foi" de Belaïd, si on peut appeler ainsi ses tendances religieuses, s'exprime surtout dans les croyances populaires. S'il ironise sur le culte des saints – dans *Lwali n udrar*, il compare la foule des pèlerins à une colonie de fourmi entourant le mausolée - mais il reconnaît lui-même, dans une digression, qu'il retrouvait, dans l'ambiance des zaouïas, le mausolée de Sidi Abderrahmane, qu'il avait visité à Alger.

Le texte *Lyani d lfaqir*, le Riche et le Pauvre, commence par une prosopopée : Dieu se rit à la fois, du riche et du pauvre. Il se moque du riche qui vit dans la peur de manquer de quelque chose et dans l'angoisse de perdre ce qu'il a :

« akken yebyu yessexeşer, akken ijih, ama yexdem ama yeqqim ; medmun ar dayem ad yeseu, dayem ad yerwu imi, xelqet-id d leani, d elyani ! »

« il a beau dépenser, il a beau gaspiller, garantie lui est donnée d'être toujours riche, il sera rassasié, je l'ai créé riche, riche ! »

Il se rit aussi du pauvre qui cherche à s'enrichir mais qui ne parvient pas à changer sa situation:

« *Akken yebyu yexdem, akken yebyu ineggez, akken yebyu yejmeε, ur yesei cci di ddunit-is ela-xater, xelqey-tid d lfaqir, d lfaqir !*

« Quoi qu'il fasse, il a beau faire des efforts, il n'a rien dans la vie parce que je l'ai créé pauvre, pauvre ! »

Il s'agit là d'un déterminisme aveugle qui veut que nul ne peut changer la destinée voulue par Dieu. Cette conception, courante dans les milieux, n'est pas, à proprement parler, celle de l'Islam classique. Certes, même si la prédestination est un dogme fondamental, dans cette religion, on croit aussi que la Toute-Puissance de Dieu l'autorise à intervenir dans le cours de l'histoire et à faire des choix. On se demande si par ces réflexions, Belaïd Ait-Ali ne cherche à se justifier : tout ce qu'il lui arrive, ses échecs dans la vie, sa maladie même, ont été voulus par une force supérieure et, quoi qu'il fasse, il est condamné à être malheureux.

Comment Belaïd Ait-Ali voit-il l'homme ?

Plusieurs personnages apparaissent dans les contes et les nouvelles, plusieurs caractères sont décrits : du personnage de l'ogre – *awayezniw*, au personnage de l'idiote – *bu ileytuten* –, en passant par le sage, l'*amusnaw* ou encore l'irascible belle-mère, en conflit avec sa bru. Autrement dit, l'être humain est un être complexe, et derrière les personnages des contes et des nouvelles, il faut voir des types auxquels l'auteur a été confronté.

L'apologue *azidan d umerzagu*, le doux et l'amer, où selon la traduction donnée ; le meilleur et le pire, met en relief l'importance de la parole. Un vieil homme demande à son fils d'acheter quelque chose de doux, puis quelque chose d'amer. Il achète à chaque fois une langue. L'explication est que la langue est à la fois capable du bon comme du mauvais, de choix heureux comme de choix malheureux. Cet apologue, qui illustre à la fois la duplicité de la parole, est en fait

courant dans plusieurs cultures. On connaît le cas du philosophe grec Xanthos qui avait demandé à son serviteur, Esope, d'acheter au marché ce qu'il y avait de meilleur. Esope acheta des langues et expliqua "qu'il n'y a rien de meilleur que la langue, lien de la vie civile, clef des sciences, organe de la vérité et de la raison, de la prière etc.". Pour l'embarrasser, son maître lui demanda alors d'acheter ce qu'il y a de pire. Esope acheta et servit encore des langues. Il dit : « la pire chose qui soit au monde c'est la langue, mère de toutes les disputes, source des divisions et des guerres, organe de l'erreur et de la calomnie, du blasphème et de l'impiété. » (Larousse, la langue d'Esope). Le même récit se retrouve, cette fois-ci en Kabylie avec le personnage de Bouamrane que Genevoix a comparé à Loqman, un sage oriental dont les récits sapientaux figurent aussi dans le Coran.

Nourrie des traditions du terroir, la philosophie de Belaïd Ait-Ali donne l'impression d'être puérile, voire rétrograde. En fait, pris dans l'engrenage du temps, confronté à la duplicité des hommes, il ne fait qu'exprimer ses angoisses devant un monde qui ne lui a épargné aucune souffrance. La nostalgie du passé est pour lui à la fois un refuge mais c'est aussi une prison qui l'enferme dans ses rêves et l'empêche de prendre conscience de sa condition.

Références bibliographiques

Abrous Dehbia, 1989 : *La production romanesque kabyle : une expérience de passage à l'écrit*, Mémoire de DEA, Université de Provence, 1989.

Ibrahim Mohand, 1997 : *Vie de BelaidAtEli, auteur des Cahiers de BelaïdAt Ali ou la Kabylie d'antan, analyse et notation du manuscrit*, Centre de Recherche Berbère, INALCO, 1997

Genevoix Henri, 1965 : *Le sage Bou Amrane, Loqman kabyle*, Fichier de Documentation Berbère.

Sadi Nabila, 2013 : "Poétique du récit « Jeddi » de BelaidAt Ali »", *Les Cahiers de Belaid At-Ali. Regards sur une œuvre pionnière*, sous la dir. A. Ameziane (dir.), Tira Editions, 2013.

Salhi Mohand Akli, 2011 : *Etudes de littérature kabyle*, ENAG Editions, Alger.